

Que fêtons-nous à Noël ?

A Noël, bien sûr, nous fêtons l'amour, le salut, l'incarnation, la rédemption. Mais tout cela nous le fêtons aussi bien à Pâques, à Pentecôte ou à la Toussaint ! Quelle est la "Parole" originale, unique, particulière qui nous atteint à Noël ? Quelle est la "Tonalité propre" que peut prendre ce jour-là notre confession de foi ? et la Bonne Nouvelle que nous avons envie d'annoncer (à l'oreille ou sur les toits) à nos amis, à nos frères, et même aux inconnus ?

Au centre de Noël, il y a un berceau

Même si le "folklore" de la crèche et du petit Jésus nous irrite parfois et plus encore peut-être les arbres de Noël entourés de troupes de petits enfants, il serait vain de vouloir tourner le dos à ce qui est au centre de la fête : un enfant, son berceau et ses langes...

Nous fêtons la naissance de celui dont la personnalité profonde nous est annoncée par le Message des apôtres, nous fêtons la naissance de celui dont il nous est annoncé qu'il est "mort pour nos péchés", et que Dieu l'a ressuscité des morts.

Si le Message de Pâques ne nous avait pas été proclamé ; si nous ne faisons pas -un tant soit peu- l'expérience personnelle et ecclésiastique de la vie dans l'Esprit, peut-être fêterions-nous Noël malgré tout, mais nous manquerions l'essentiel, nous resterions sourds à la Parole qui, ce jour-là, peut nous atteindre.

Si nous ne nous étions pas d'abord, un jour, rassemblés à Pâques autour du "tombeau" pour y entendre le message pascal, notre rassemblement près du "berceau" à Noël, n'aurait pas tout son sens, il n'aurait pas son vrai sens.

Un paradoxe

A Noël nous ne sommes pas immédiatement en présence de la naissance de Jésus ; nous ne sommes pas immédiatement dans la situation de ceux qui pour la première fois vont voir un "enfant nouveau-né", nous sommes plutôt, immédiatement, dans la situation de ceux qui fêtent l'anniversaire de la naissance de quelqu'un : un enfant, un ami, un grand-père... Quand nous fêtons l'anniversaire de quelqu'un, nous sommes avec lui, il a bien changé depuis sa naissance, mais nous éprouvons le besoin de nous remémorer sa naissance, cette heure où il était tout entier une "promesse d'avenir", où nous ne savions pas encore comment il "tiendrait ses promesses" ; laquelle des possibilités ouvertes quasi à l'infini à l'heure de la naissance il réaliserait.

Aussi, c'est tant qu'une personne est "en vie", "avec nous" que nous avons du goût à fêter avec elle l'anniversaire de sa naissance une fois que quelqu'un est mort, l'anniversaire que nous fêtons c'est l'anniversaire de sa mort, que nous fêtons sans lui, mais en mémoire de lui.

Noël est un paradoxe. Nous faisons réellement connaissance de Jésus Christ près de son tombeau, en écoutant le message de Pâques. Mais ceux qui ont donné leur foi au message de Pâques, le goût leur prend de célébrer aussi l'anniversaire de sa naissance, avec la certitude que nous le fêtons pas "sans lui" ... le paradoxe de Noël, c'est le Paradoxe même de la résurrection.

Le chemin de l'Eglise va du tombeau de Pâques au berceau de Noël

Le chemin de notre foi va du tombeau du Pâques au berceau de Noël. C'est à ceux qui ont accueilli le Message bouleversant, et source de joie infinie de Pâques, que Noël livre son secret ; ce sont les croyants dont la foi a jailli toute neuve en un matin de Pâques, plus forte que la peur ou les larmes, qui éprouvent le besoin de se rassembler aussi autour de l'image du berceau en faisant mémoire de la naissance de celui dont ils croient que Dieu l'a ressuscité des morts.

Et tant pis, ou plutôt tant mieux, si ceux qui n'ont pas encore été touchés par le message de Pâques se saisissent de la fête de Noël, et en font leur fête, avec ses sapins, ses cadeaux, ses regards d'enfants émerveillés (et parfois déçus) par les cadeaux... Le disciple de Jésus lui, est sûr du chemin de sa foi, un chemin qui va du tombeau au berceau.

Ce chemin, d'autres l'ont suivi avant lui. Et d'abord les toutes premières générations chrétiennes, celles qui ont produit les livres des évangiles.

Car les premiers chrétiens n'ont pas commencé à parler de la naissance et de l'enfance de Jésus, sinon pour dire comme Saint Paul, avec la précision d'un énoncé théologique : "né de la race de David selon la chair..." (lettre aux Romains 1, 3). Ils n'ont pas commencé à raconter la naissance et l'enfance. Ils ont commencé à raconter les souffrances et la mort, et à proclamer le message pascal.

"Il est mort pour nos péchés
selon les Ecritures ;
il a été mis au tombeau ;
il est ressuscité le troisième jour
selon les Ecritures"

I Cor. 15, 3-4

Les discours et les textes chrétiens ont commencé par parler de ce qui s'est passé autour du tombeau... à tel point que ni l'Evangile de Marc, ni l'Evangile de Jean n'ont "l'Evangile de l'enfance" comme Matthieu et Luc.

Mais le même mouvement qui nous pousse à fêter Noël, nous qui savons d'abord fêter Pâques, a poussé les chrétiens, très tôt, à composer les récits de l'enfance, à contempler celui qu'ils confessaient être le "Seigneur", le "Christ", celui qui est "établi Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection des morts" déjà préfiguré dans le nouveau-

né de Bethléhem, salué par les pauvres, honoré par les mages, persécuté par les puissants...

Les évangiles de l'enfance, nous l'admettons aujourd'hui sans scandale ne sont pas d'abord des souvenirs, mais des compositions théologiques où la foi de Pâques et l'expérience que les premières communautés ont faites du Seigneur se sont investies toutes entières... Un peu comme l'expérience spirituelle et mystique du disciple bien-aimé s'est investie toute entière dans le prologue de son Evangile.

Le chemin qui va du tombeau de Pâques au berceau de Noël, c'est aussi celui qu'a suivi l'Eglise au cours de ses premiers siècles de l'histoire, dans la constitution du "cycle" de l'année liturgique.

Au début tout était centré sur Pâques... Pâques une fois par an, dont le mystère était actualisé chaque dimanche, chaque fois que l'on célébrait le jour du Seigneur. Puis prennent place au 3e et au 4e siècle les fêtes où l'on fait mémoire des apôtres et des martyrs. (Le culte des martyrs tient une très grande place dans la liturgie de cette époque). Parmi ces fêtes où l'on célèbre la "naissance" des martyrs (car leur martyr est leur vraie naissance), se glisse au début du 4e siècle la fête de la "naissance de Jésus", le 25 décembre, jour du solstice d'hiver, qui était depuis toujours une fête populaire. Ce n'est qu'au 6e siècle que Rome a "sorti" la fête de Noël et de l'Epiphanie de la masse des fêtes d'apôtres et de martyrs pour établir au début de l'année liturgique, comme le "Second pilier", avec Pâques, du cycle de l'année liturgique.

Que trouvons-nous auprès du berceau de Noël

Nous trouvons un enfant nouveau-né. Un enfant qui ne parle pas. Il y a beaucoup de miracles dans l'Evangile, mais pas le miracle qui consisterait à ce que le bébé fasse un sermon à ses visiteurs !

Et dans ce bébé qui ne parle pas, nous célébrons la "Verbe" de Dieu, c'est à dire le "Parole" par excellence, la Parole qui exprime "Ce qui se passe" en Dieu (et dans l'homme), le "Verbe", tous les enfants le savent, c'est le "mot" de la phrase qui exprime l'action.

La succession des lectures évangéliques de la fête de Noël, depuis la messe du soir, jusqu'à la messe du jour, en passant par la messe de la nuit et la messe de l'aurore est impressionnante :

D'abord la généalogie selon St-Matthieu, "l'annonce à Joseph" et la naissance, que Matthieu évoque de façon extrêmement brève : "elle enfanta un fils auquel il donna le nom de Jésus" (messe du soir) puis la naissance de Jésus selon Saint Luc et l'annonce aux bergers... (messe de la nuit) puis l'adoration des bergers (messe de l'aurore), et tout cela culmine, à la messe du jour dans la proclamation du prologue de l'évangile selon Saint Jean : "au commencement était le verbe...". Il est très remarquable que ce soit à la fête de Noël que ce prologue ait trouvé sa vraie place liturgique (comme il est remarquable que ce soit dans la nuit de Pâques que le poème de la création ait trouvé sa place liturgique), et au jour de Noël la prologue de l'évangile selon Saint Jean est puissamment orchestré par le prologue (non moins puissant) de l'épître aux Hébreux :

"Souvent, dans le passé.

Dieu a parlé à nos pères par les prophètes
sous des formes fragmentaires et variées.

Mais dans ces derniers temps,
dans ces jours où nous sommes,

il nous a parlé par un Fils
qu'il a établi héritier de toutes choses
et par qui il a créé les mondes.

Lumière éclatante de la gloire du Père,
expression parfaite de son être,

ce Fils qui porte toutes choses par sa parole puissante
après avoir accompli la purification des péchés
s'est assis à la droite de la majesté divine,
au plus haut des cieux..."

+++

La gloire de Jésus nous a été annoncée à Pâques, elle éclate dans le prologue de l'Evangile selon Saint Jean et dans le prologue de l'Epître aux Hébreux, cette gloire illumine les paroles et les actes de Jésus recueillis dans les évangiles ; déjà elle commence secrètement à faire son oeuvre en ceux qui vivent dans l'Esprit ; et tout cela nous pousse à nous rassembler autour du berceau où le nouveau-né ni parle, ni n'agit.

Quel secret nous attend là ? Quel message nous est adressé ? Le secret de "l'étrangeté" de Dieu. Dieu manifesté est toujours aussi Dieu caché ; Dieu est présent pour nous dans les paroles du ressuscité et la prédication des apôtres. Dieu est présent pour nous dans les enseignements de Jésus et dans ses actes ; Dieu est présent aussi pour nous dans le bébé qui ne parle pas et n'agit pas, comme il est présent aussi pour nous dans le cadavre que des mains amies déposent dans un tombeau. La Parole de Dieu c'est aussi ce cadavre qui ne parle plus, c'est aussi cet enfant qui ne parle pas encore.

Peut-être risquons-nous de penser que nous connaissons trop bien Dieu, puisque nous avons eu la révélation de Pâques, confirmée par la vie en Eglise selon l'Esprit, aussi le même Esprit nous pousse à nous rassembler autour du berceau de Noël, comme il a poussé les toutes premières générations chrétiennes à composer les récits de l'enfance, et l'Eglise des premiers siècles à fonder le cycle de l'année liturgique sur le pilier, distinct mais solidaire du pilier pascal.

La venue au monde d'un nouveau-né, c'est l'apparition de celui que nous ne connaissons pas encore. Il nous "dit" beaucoup de choses, justement, parce qu'il ne parle pas. Il est parmi nous la figure de l'énigme de la condition humaine parce que nous ne savons pas encore ce qu'il sera, l'éventail des possibilités humaines est ouvert pour lui quasi à l'infini, malgré la détermination de l'hérédité ; et nous ne savons pas encore ce qu'il fera de nous, ce que nous deviendrons à cause de lui.

Le rassemblement autour du berceau nous dit que nous sommes aussi dans cette situation avec le Dieu de Jésus Christ. Il nous a déjà "tout dit" puisque notre foi naît avec Pâques et la Pentecôte, et pourtant il ne nous a encore rien dit, puisque l'Esprit nous pousse avec l'Eglise à fêter Noël. Nous ne savons pas encore ce qu'il dira, ce qu'il fera de nous, ce Dieu dont la gloire et le dessin se sont livrés sans réticence dans l'évènement pascal. Paradoxe de Dieu, paradoxe de l'existence devant Dieu ; son appel est sans ambiguïté, et pourtant devant nous l'éventail des possibilités est toujours encore ouvert à l'infini.